

elle est moins poétique. Le propre de la poésie est de tout animer, de douer toute chose de sentiment : or, partout où la langue indique le sexe, il doit nous coûter peu de reconnaître la vie. On se laisse aller bien plus volontiers aux fictions du poète, si l'expression, loin de le démentir, lui prépare les voies et agit de concert. Il est vrai qu'assignés aux objets de la nature où la vie est le moins apparente, les genres masculin et féminin doivent l'être souvent d'une façon arbitraire et varier pour les mêmes noms d'une langue à l'autre ; on pourrait en conséquence désirer qu'il y eût toujours un genre neutre pour recevoir les choses qui ne présentent aucune des qualités qui différencient les sexes. Mais un examen attentif, ou plutôt l'instinct si délicat des peuples sait, même en des choses inertes et d'une vitalité obscure, saisir des rapports subtils et pourtant réels qui conseillent de leur attribuer tel ou tel genre. Ainsi le soleil et le diamant, qui brûlent ou éblouissent, appartiennent de droit au masculin par l'éclat et la vivacité de leurs rayons ; pour la lune et la perle, le féminin semble désigné par une beauté douce, une lumière dépolie et voilée, une blancheur lactée et nébuleuse. Ces analogies s'imposent tellement à nous que, dans les noms d'animaux, elles prévalent souvent sur le sexe réel et le font oublier. C'est alors l'aspect général qui détermine le genre. Aussi, chez beaucoup d'espèces, le mâle porte un nom féminin, parce qu'il a toutes les qualités gracieuses et féminines de sa compagne. C'est Ève, selon Milton, qui a nommé les fleurs, de même qu'Adam les animaux : ne faut-il pas voir dans cette idée riante du poète un nouvel exemple de ces harmonies qui servent de bases à l'attribution des genres ?

Le vers est la forme nécessaire de cette poésie qui ruisselle de toute part à l'origine des choses. Elle tombe dans le rythme et s'y moule de même que l'eau de la fontaine s'assouplit